



LA CONFIDENCE.



Ah! vous dirai-je, maman,  
Ce qui cause mon tourment?  
Depuis que j'ai vu Sylvandre  
Me regarder d'un air tendre,  
Mon cœur dit à chaque instant:  
Peut-on vivre sans amant?

L'autre jour, dans un bosquet,  
De fleurs il fit un bouquet,  
Il en para ma houlette,  
Me disant: Belle brunette,  
Floré est moins belle que toi:  
L'Amour moins tendre que moi.

Je rougis, et par malheur,  
Un soupir trahit mon cœur :  
Le cruel avec adresse  
Profita de ma faiblesse ;  
Hélas ! maman, un faux pas  
Me fit tomber dans ses bras.

Je n'avais, pour tout soutien,  
Què ma houlette et mon chien ;  
L'Amour, voulant ma défaite,  
Écarta chien et houlette :  
Ah ! qu'on goûte de douceur,  
Quand l'Amour prend soin d'un cœur.

AH! VOUS DIRAI-JE, MAMAN!

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,  
PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

*Andante.*  $\text{S}$

CHANT. 

Ah! vous di - rai - je, ma - man, Ce qui cau-se

PIANO.  $\text{S}$   
*p*



mon tour - ment! De-puis que j'ai vu Sil - van-dre



Me re - gar - der d'un air ten-dre, Mon cœur dit à



chaque in - stant: Peut-on vi-vre sans a - mant?

*Fin.*

## LA RÉSISTANCE INUTILE.

Air : *Ah! vous dirai-je, maman!*

A quoi sert de fuir l'Amour,  
S'il faut lui céder un jour?  
Vous entrez dans le bel âge :  
Pourquoi prendre un air sauvage?  
A quoi sert de fuir l'Amour,  
S'il faut lui céder un jour?

Craint-on, quand on sait charmer,  
De se laisser enflammer?  
Doit-on, quand on'est si belle,  
Redouter un infidèle?  
A quoi sert de fuir l'Amour,  
S'il faut lui céder un jour?

Voyez ce dieu plein d'appas  
Qui rit et vous tend les bras;  
Écoutez l'oiseau volage,  
Qui vous dit dans son ramage :  
A quoi sert de fuir l'Amour,  
S'il faut lui céder un jour?

Que vois-je, ô dieux! quels plaisirs!  
Tu te rends à mes désirs.  
Ton cœur s'agite et soupire,  
Tes yeux émus semblent dire :  
A quoi sert de fuir l'Amour,  
S'il faut lui céder un jour?

LÉONARD.

## AH! MAMAN, QUE JE L'ÉCHAPPE BELLE!

Air connu.

Ah! maman, que je l'échappe belle!  
Colin, ce matin, s'était glissé dans ma ruelle.

Ah! maman, que je l'échappe belle!  
On a bien raison  
De se défier d'un garçon!

Il s'approche de moi, sans rien dire;  
Le fripon soudain  
Me prend la main;  
Je la retire;

Il sourit, je le gronde, il soupire;  
Mais en soupirant,  
Dieux! qu'il avait l'air séduisant!  
Ah! maman, etc.

Il poursuit, je m'étonne, il m'embrasse;  
Un prudent effort  
De son transport  
Me débarrasse :  
Mais voyant redoubler son audace,  
J'avais bien regret  
De n'avoir pas mis un corset.  
Ah! maman, etc.

Malgré moi, mon sein frappe sa vue,  
Je le couvre en vain,  
Il va plus loin,  
J'en fus émue :  
Les deux mains quand on est presque nue,  
Ne suffisent pas.  
Pour voiler ce qu'on a d'appas,  
Ah! maman, etc.

En tremblant, je recule, il avance :  
Le traître à l'instant,  
D'un air content,  
Sur moi s'élançe.  
Son ardeur forçait ma résistance.  
Mais le suborneur  
S'enfuit, voyant entrer ma sœur.

Ah! maman, que je l'échappe belle!  
Colin, ce matin, s'était glissé dans ma ruelle.  
Ah! maman, que je l'échappe belle!  
On a bien raison  
De se défier d'un garçon!

VADÉ.

## LES AMOURS AU VILLAGE.

*Air connu.*

A l'âge heureux de quatorze ans,  
Colette, belle sans parure,  
Tenait, comme la fleur des champs,  
Tous ses attraits de la nature.  
Ce n'était pas Flore ou Cypris,  
Mais Colette, pas davantage :  
On l'eût adorée à Paris ;  
Elle fut aimée au village. } *bis.*

Parmi les bergers d'alentour ;  
Lucas pour l'aimable fillette  
Sentait augmenter chaque jour  
Au fond du cœur flamme discrète.  
Il dit enfin, d'amour épris :  
« Je t'aime bien ! » pas davantage ;  
On l'eût trouvé sot à Paris :  
Il n'était que simple au village. } *bis.*

Bientôt Lucas eut le bonheur  
D'être aimé de la bergerette,  
Et pour gage de son ardeur  
De fleurs orna sa collerette.  
Un doux baiser en fut le prix,  
Un seul baiser, pas davantage ;  
C'eût été bien peu dans Paris,  
Et c'était beaucoup au village. } *bis.*

De la ville un riche seigneur  
Dit à Colette : « Aimable brune,  
« Aujourd'hui donne-moi ton cœur,  
« Demain je ferai ta fortune. »  
Elle répond : « Mon cœur est pris ;  
« J'aime Lucas ; » pas davantage.  
Elle eût été riche à Paris ;  
Elle fut heureuse au village. } *bis.*

NAUDET.

## LES CARESSES.

*AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.*

Et pour le cœur et pour les sens  
Une caresse est toujours chère ;  
C'est le plus heureux des présents  
Que le ciel avait pu nous faire.  
Les caresses doivent charmer  
Tout être fait pour la tendresse :  
Pourrions-nous ne pas les aimer ?  
Nous naissons tous d'une caresse.

Au sein d'un plaisir enchanteur,  
Même quand la bouche est muette,  
Pour doubler le prix du bonheur  
Le plaisir veut un interprète :  
Ah ! lorsque l'on sait bien aimer,  
Plus éloquente en son ivresse,  
Bouche qui ne peut s'exprimer  
Nous dit tout par une caresse.

Ah ! combien j'aime à caresser  
Une taille fine et jolie !  
Combien ma bouche aime à presser  
Le cou, le sein de ma Délie !  
Vers son cœur que j'aime à pencher !  
Des sens veut-on doubler l'ivresse ?  
C'est dans le cœur qu'il faut chercher  
Tout le charme d'une caresse.

Une caresse a mille attraits ;  
Mais la rose cache une épine ;  
Quelquefois des plus doux bienfaits  
On pare ceux qu'on assassine.  
Oui, d'une caresse à son tour  
La douceur est souvent traîtresse ;  
Car le serpent, comme l'amour,  
Naît de la plus douce caresse.

Enim. DUPATY.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.